



Telephone Rural

Par PIERRE VOYER

L'AUTRE JOUR, parcourant un admirable article de revue sur les développements de la téléphonie à la campagne, tout de suite s'est présenté à ma mémoire un palpitant souvenir de lecture. C'est une pièce comme il ne s'en était jamais fait, qui créa un émoi énorme : *Au Téléphone*, par Charles Foley.

Un mari est obligé de partir pour voyage à la tombée de la nuit. Il laisse les siens—une jeune femme, de jeunes enfants—dans une maison de village peu éloigné de Paris.—“Je vous téléphonerai une fois là-bas”, leur dit-il. Un téléphone de longue distance se trouvait dans la maison. Arrivé à Paris, vers les dix heures, le mari appelle sa femme à l'instrument; une conversation banale s'engage... Tout à coup, la femme s'écrie : “Mon mari, j'entends marcher dehors... On vient de ce côté... Le domestique vient de partir pour le village... Grand Dieu! on force la serrure... Ce sont des hommes masqués... Oh!... Grâce!...”

Et voilà que le mari n'entend plus que des cris de lutte, de mort, puis plus rien. Je viens de résumer là ce qui prenait tout près d'une heure de scène.

Cette pièce, jouée avec un art de réalisme incroyable par l'unique acteur,—le mari,—fut le plus formidable plaidoyer en faveur de l'établissement de téléphones ruraux rapprochés, car, dans le cas dramatisé, la morale à tirer était, très logiquement, que si une communication voisine avait pu être obtenue, la tragédie n'aurait pas eu lieu.

Ainsi raisonnèrent de grands journaux, le *Temps* et les *Annales* nommément.

* * *

Dieu merci! ce n'est pas seulement pour empêcher les drames que l'on entend, aujourd'hui, prêcher d'urgence la dissémination dans les campagnes d'instruments faisant partie de circuits suffisamment étendus pour mettre, à la portée des abonnés, toutes les choses dont on peut avoir besoin à un moment donné ou imprévu.

J'ai dit toutes les choses, et je ne crois pas trop me tromper de beaucoup.

Un des mots qui tombent le plus souvent des lèvres du campagnard n'est-il pas : “On est si loin de tout!” Et si, en manière de consolation, vous tentez l'énumération de ce qu'il a tout près, il vous interrompt : “Si j'ai besoin, par exemple, du prêtre et du médecin, dans les cas pressés, il me faut faire, à l'aller et retour, une route qui représente un temps précieux; si j'ai un renseignement important à obtenir sur le champ—prix de produits, disons—il faut atteler, donc perte de temps pour moi et la bête, et souvent dépense inutile au village; s'il m'arrive une visite à l'improviste et que je veuille faire un *extra* qu'on ne trouve qu'au village, le temps d'aller en faire emplette est vraiment trop long; si je veux causer affaires, déplacement; si je veux connaître, au juste, l'heure du départ d'un bateau ou d'un train, déplacement; si la femme ou les filles ont quelque chose dont la connaissance immédiate leur serait utile, ou simplement agréable, déplacement encore. Or, à la campagne, déplacement n'est pas seulement synonyme de dépense de temps, mais aussi, presque toujours, d'argent.”

On pourrait continuer indéfiniment cette énumération. A quoi bon; tout le monde est convaincu pour avoir constaté.

C'est ce “loin de tout,” qui pèse tant aux cultivateurs, qui a amené les gouvernements de certains pays à établir la distribution postale par facteurs à la campagne.

Mais le remède radical, dans l'absolu possible, se trouve dans la téléphonie.

Il y a quelques années j'étais chez un médecin d'une paroisse de Nicolet. Ce médecin—un débutant—avait accepté l'agence téléphonique de l'endroit. Or, au cours des quelques heures que je passai chez lui, je fus étonné de la quantité d'appels se succédant à la queue-leu-leu. Et je ne pus pas m'empêcher de répéter le mot d'un new-yorkais à l'adresse du téléphone des villes : “*Comment a-t-on pu se passer de cela dans le passé?*”

* * *

Si l'on se pose la même question pour les campagnes, on trouve deux raisons principales : la mauvaise qualité des téléphones qu'on